

NOTICE

SUR

M. BLACHE

Par M. Henri ROGER

Membre de l'Académie de médecine

Lu à l'Académie de médecine dans la séance du 26 septembre (1).

M. Blache, notre estimé, notre bien-aimé collègue, qui fut médecin des hôpitaux pendant trente-cinq années, qui appartenait à l'Académie depuis 1855, et qui en fut l'honoré président en 1869, M. Blache, par une volonté formelle, expression ultime de sa modestie, a demandé que sa mort ne fût l'occasion d'aucune pompe, qu'aucun discours d'apparat ne fût prononcé sur sa tombe. Mais il n'a pas voulu, cet ami qui en comptait de si nombreux, qu'un oubli immédiat et complet se fît sur sa mémoire; il n'a pas refusé, ce confrère si plein de bienveillance, le concours respectueux de confrères attristés; il n'a pas repoussé, ce médecin aux entrailles de père, la foule empressée des mères de famille, ni leurs pleurs contenus, dernier hommage de la reconnaissance. Il n'a pas rejeté, cet homme aux sentiments élevés, la présence des religieuses de l'hôpital des Enfants, ses anciennes collaboratrices dans le bien. Il n'a point défendu, enfin, ce cher collègue dont nous venons d'être séparés, qu'un adieu suprême lui fût adressé ici, au milieu de notre compagnie, glorieuse fraction de la famille médicale.

(1) Extrait du *Bulletin de l'Académie de médecine*, t. XXXVI, p. 780. — 1870.

D'ailleurs, l'eût-il fait que, pour moi qui fus uni à M. Blache par une amitié datant des premières années de la vie, amitié doublée de gratitude et qui dura immuable pendant près de cinquante années, ne pas obéir était un devoir ; le silence devenait presque une impiété !

Et puis, n'est-ce pas une œuvre utile à la grandeur et à la vitalité des corporations que de fixer par des témoignages écrits le souvenir de leurs dignitaires ; de prendre à la dernière heure l'empreinte, autrement si vite effacée, des chers et illustres morts, nobles images qui deviennent alors un exemple pour les contemporains et pour les générations futures ?

Nommé médecin des hôpitaux en 1831, au premier concours qui fut institué après 1830, M. Blache, après quatorze années passées au Bureau central, à l'hospice des Incurables et à l'hôpital Cochin, arriva, en 1845, à l'hôpital des Enfants qui fut pour lui la source d'excellents travaux de pathologie infantile, et le théâtre d'une vaste pratique et d'une longue expérience.

Déjà il s'était fait connaître par plusieurs écrits estimables, où se décelait son esprit pratique ; il avait, en 1832, remporté un prix à la Société de médecine de Lyon, pour un *Mémoire sur la coqueluche*, dont il montrait l'extrême gravité chez les jeunes enfants, et dont il décrivait avec talent les principales complications, et, la plus fréquente de toutes, la pneumonie lobulaire.

Un des plus zélés collaborateurs du *Dictionnaire* en 30 volumes, vaste répertoire des connaissances médicales, grande œuvre de la médecine de son temps, il n'y inséra guère moins d'une quarantaine d'articles de pathologie, de thérapeutique et surtout de pathologie infantile, soit seul, soit associé à des maîtres célèbres, Chomel et Guersant. Les articles qu'il composa en collaboration avec ce dernier (la *chorée*,

dont il exposait le *traitement par la gymnastique* (1) lors de sa candidature à l'Académie; le *croup*, où il établit la distinction si importante entre le faux croup, si effrayant en apparence, et le vrai croup, cette terreur des mères, si effrayant en réalité; les *convulsions*, le *muguet*, la *gangrène de la bouche*, etc.); ces articles, dont quelques-uns sont de véritables monographies, réunis en volume, auraient pu former un traité complet de médecine de l'enfance.

Ces divers travaux, fondés sur l'observation et l'expérience clinique, sont marqués au coin d'une sévère analyse; ils révèlent le judicieux observateur, le médecin sagace et consciencieux, dont toutes les aptitudes comme tous les efforts sont consacrés à la recherche du vrai et de l'utile.

Mais les meilleures œuvres sont encore le bien qu'on fait, et l'on peut dire que M. Blache fut, à cet égard, un auteur remarquable et fécond.

En effet, qui fut jamais plus généreux que lui? J'en atteste toute une phalange de médecins distingués, dont, à l'hôpital des Enfants, il avait parfait l'éducation scientifique, et dont, en ville, il commença la fortune médicale par une initiative tutélaire.

Mais revenons à la vie scientifique de M. Blache.

Ses travaux spéciaux le désignèrent de bonne heure à l'opinion publique comme médecin d'enfants; c'était pour lui comme une vocation naturelle, et cette vocation fut fixée par son alliance avec la famille Guersant. Éminent praticien, Guersant jouissait depuis longtemps d'une juste renommée due à ses écrits et à son enseignement clinique à l'hôpital des Enfants. Professeur libre, et seul professeur, il avait formé plusieurs générations de médecins à cette étude si peu connue jusque-là, et, depuis, cultivée avec un succès pro-

(1) Blache, *Du traitement de la chorée par la gymnastique* (*Bull. de l'Acad. de méd.*, 18 juillet 1854, et *Mém. de l'Acad. de méd.*, 1855, t. XIX, p. 598).

gressif. Lui-même fils de médecin, M. Blache entra ainsi dans une famille où la haute honorabilité et le talent de praticien étaient des qualités héréditaires; une famille aux solides vertus, où régnaient l'union inaltérable et le bonheur intime, bonheur réciproque qui dura près d'un demi-siècle. Il rehaussa de ses mérites propres le légitime éclat de cette famille; il en augmenta le patrimoine moral et le transmit à de dignes fils, dont l'un, atteint d'un mal contagieux, est mort victime de son dévouement professionnel, et dont l'autre a hérité des qualités sérieuses et aimables de son père.

Les dons du caractère qui brillaient réunis, chez M. Blache, à l'égal du savoir, lui gagnèrent bien vite le cœur des mères. Et, en effet : « Certaines qualités sont plus particulièrement requises chez le *médecin des enfants ;* à la fois prudent et décidé, il devra saisir d'un coup d'œil les premiers traits de la maladie, la deviner à travers les obscurités d'un diagnostic complexe; il devra être prompt à porter un jugement certain et fondé sur l'expérience. Mais, avant tout, il devra être doux et patient; qu'il ait l'art d'aborder ses petits malades, qu'il leur sourie, qu'il s'accommode à leur langage et se prête même à leurs jeux. Qu'il aime les enfants; qu'il soit bon et affable; qu'il ait le *cœur maternel.* Le praticien savant et expérimenté qui possède l'heureux assemblage de ces dons de l'esprit et de ces qualités morales sera le médecin des enfants par excellence. Et que de services il rendra aux familles, à la société, en protégeant contre la maladie ces frêles existences, en assurant la conservation de ces êtres délicats et charmants qui sont la fleur de la vie ! »

Quand j'ai tracé ce portrait, c'est M. Blache qui posait devant moi.

Véritable médecin dans la plus large et la plus sympathique acception du mot, combien il était habile à guérir et à consoler! Il venait au secours des souffrants le sourire aux lèvres et au cœur. Comme il savait dissimuler ses craintes, ne laissant briller que l'espérance sur sa physionomie pieusement menteuse! Comme il était touché réellement de ces

inquiétudes, de ces douleurs des mères, exagérées parfois jusqu'à la folie et si naturelles par leur exagération même ; et comme aussi il s'associait à leurs joies alors que, triomphant du mal, il avait pu leur conserver leur enfant !

Combien excellent il se montrait en consultation avec les médecins qui réclamaient l'aide ou le contrôle de son immense expérience! Quelle simplicité, quelle aménité, quelle confraternité vraie dans ses rapports avec ses confrères, toujours disposé à s'effacer lui-même pour les faire valoir! Et comme en même temps il savait leur être utile par la sûreté de son diagnostic et par les ressources presque inépuisables de sa thérapeutique !

M. Blache fut également le type du médecin d'hôpital : d'une exactitude à faire envie aux plus jeunes, il soignait les enfants des pauvres avec un zèle et une ardeur soutenus, et il donnait ainsi à ses disciples, dans sa visite doublement fructueuse, des leçons de savoir et de charité.

Tous ces mérites le désignèrent naturellement lorsqu'il s'agit de choisir un médecin pour des enfants princiers; montrant auprès des grands les qualités qu'il déployait auprès des humbles, il ne tarda pas à conquérir l'affectueuse estime d'augustes clients, et le médecin de l'hôpital des Enfants devint l'ami de la royale maison de France.

Plus tard, les douleurs de ces augustes clients devinrent comme les siennes propres : au jour de la catastrophe, il avait veillé jusqu'au dernier moment sur les jeunes princes, et si, trop de liens sacrés le retenant au rivage, il ne put les suivre dans leur exil, du moins fit-il aux nobles bannis des visites répétées et fut-il toujours avec eux par la pensée. Aussi, quelle joie vive (et pure de tout intérêt personnel, car déjà il se sentait frappé à mort), quand ces citoyens honnêtes que leur patriotisme avait éloignés, quand ces princes vaillants, que ramenait leur patriotisme, touchèrent le sol de la patrie qui leur était enfin rendue, mais à force de malheurs!

M. Blache fut un des membres les plus assidus de notre

compagnie; il y fit plusieurs rapports remarqués, et entre autres sur la chorée (1), sur le traitement de la phthisie par les voyages maritimes. Homme du devoir avant tout, il tenait à s'acquitter complétement des obligations académiques; malgré les empêchements d'une longue et cruelle maladie, doucement et philosophiquement supportée, il assista jusqu'aux dernières semaines à nos séances; et de même, malgré cette redoutable affection qui épuisait son sang et sa vie sans troubler les sérénités de son âme, il avait courageusement rempli ses fonctions de président.

C'est le même sentiment, la même religion du devoir, qui le fit rester dans Paris investi, et, pendant ce long siége si douloureux à son patriotisme, se soumettre volontairement à des souffrances et à des privations périlleuses pour son organisme ébranlé.

Messieurs, en nous rappelant quel fut M. Blache, nous comprenons sa fortune médicale, sa haute et enviable position, ses succès dans la science et dans la profession, succès auxquels tous, élèves, contemporains, et ses maîtres eux-mêmes, ont toujours cordialement applaudi; c'est que M. le docteur Blache avait plus que le savoir, il avait la *bonté*, ce charme de tous les âges, cette grâce suprême du vieillard.

Les récompenses accordées au mérite, et qu'il serait injuste de réserver seulement au mérite militaire, ne pouvaient manquer à M. Blache. Comme Ambroise Paré chirurgien sous trois rois, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur sous Charles X, officier sous Louis-Philippe, et commandeur en 1870. Mais ces décorations lui étaient venues sans poursuite de sa part, et, aussi peu soucieux de l'ostentation de la mort qu'il l'avait été de l'ostentation de la vie, il recommanda d'une manière expresse qu'elles ne fussent pas fastueusement placées sur le char funèbre.

(1) Blache, *Rapport sur le traitement de la chorée par a faradisation* (*Bull. de l'Acad. de méd.*, Paris, 1859-1860, t. XXV, p. 136).

Mais l'Académie tout entière, mais les médecins des hôpitaux et de nombreux confrères de la ville n'en ont pas moins fait à notre éminent et affectionné collègue des funérailles dignes de son cœur noble et aimant. Unanimes dans nos regrets, comme nous l'avions été dans nos suffrages en ce jour si honorable, si fortuné pour M. Blache, où il fut nommé président de l'Académie de médecine tout d'une voix et comme par une acclamation sans exemple dans les élections académiques; unanimes dans nos profondes sympathies, nous lui avons fait un cortége de nos douleurs; nous avons enseveli silencieusement le mort bien-aimé dans nos respects et notre sincère affliction.

Je m'arrête : si je laissais parler entièrement mes sentiments, si je louais pleinement M. Blache, ainsi qu'il mériterait de l'être, je craindrais d'offenser sa mémoire, car la louange, que d'autres aiment excessive et même prolongée outre-tombe, il ne la souffrait que discrète et mesurée. Il me faut donc refouler au dedans de moi l'expression éclatante du deuil commun ; qu'il me soit permis du moins, à moi qui perds le plus dans cette amère séparation, de répéter avec le poëte :

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.